

oyé aux bureaux de l'hôtel de ville. Devenu à Lublin, il fut nommé échevin de cette ville et composa plusieurs poèmes en latin et en polonais. -d'œuvre est *Roxolania* (Cracovie, 1584), descriptive de la Russie Rouge (Galicie). Un autre poème épique, *Victoria Deorum* (Cracovie, 1587 [1596?]), œuvre de jolis passages, mais il fatigue par ses dimensions et chapitres, 683 pages, in-8) et ses digressions. Parmi ses poèmes polonais se distinguent : *Flis* (le Marinier) (1595), description d'un transport de grains par la Vistule jusqu'à Dantzic ; *la Bourse de Judas* (Worek Judaszow) (Cracovie, 1600), poème satyrique contre l'avarice. J. K.

BIBL. : A. MIERZYŃSKI, *De Vita moribus scriptisque latinis S. F. Acerni*; Berlin, 1857. — EHRENBURG, S.-F. Klonowicz, *sa place dans la littérature polonaise* (en pol.), dans *Bibliothèque de Varsovie*, 1889, t. IV.

KLOPP (Onno), historien allemand, né à Leer (Frise orientale) le 9 oct. 1822. Professeur à Hanovre, il entra dans l'intimité du roi Georges V dont il fut le zélé défenseur ; ennemi mortel de la Prusse, il devint ultramontain et se convertit au catholicisme. Il avait été chargé d'une édition des œuvres de Leibniz, dont 11 vol. parurent jusqu'en 1884 ; il ne put l'achever, parce qu'on lui interdit l'accès aux archives de Hanovre. Outre de nombreuses brochures de polémique quelle, il a publié *Gesch. Ostfrieslands* (Hanovre, 1854-58, 3 vol.) ; *Friedrich II und die deutsche Nation* (1860) ; une biographie apologetique de Tilly (1861, 2 vol.) ; *Der Fall der Stuarts* (Vienne, 1873-86, 13 vol.).

KLOPSTOCK (Friedrich-Gottlieb), poète allemand, né à Quedlinbourg le 2 juil. 1724, mort à Hambourg le 14 mars 1803. Il fut le premier en date des grands écrivains de la période classique allemande. La petite ville de Quedlinbourg est située sur la rive orientale du Harz, dans une région où le foyer des légendes germaniques ne s'est jamais éteint. Aussi Klopstock se vantera-t-il d'appartenir à la race des Hermann, des Henri l'Oiseleur et des Luther, et son imagination se plaira aux images guerrières ; il y aura toujours deux hommes en lui, un prêtre du Très-Haut, et un franc Germain, d'humeur indépendante et altière, de cœur naïf et loyal. De la nature, il a reçu quelques-uns des dons du grand poète, le goût passionné des idées hautes, une belle sensibilité, une imagination vive, enthousiaste, mais peu variée et de peu d'énergie créatrice, bref un génie surtout lyrique, une aptitude décidée, presque exclusive, à s'élever dans la région du sentiment pur et à n'en pas descendre. — A sa famille et à ses maîtres, à son entourage, à son temps, il doit peu et des choses de si peu de prix que ce qu'il en a fait ou plutôt ce qu'il y a substitué suffira justement pour le classer parmi les hommes prodigieux. D'abord une langue exténuée par une longue imitation de la nôtre, paralysée par les habitudes de correction timide qu'elle avait contractées sous la férule de maîtres sans esprit, pour qui la poésie n'était qu'un métier où il était bon de s'exercer, soit pour instruire et édifier ses semblables, soit pour les amuser ; langue terne, exsangue et gauche, pauvre de mots, dénuée de tout élément rythmique, de tours oratoires et de beautés musicales ; puis, autour de lui, rien que des habitudes d'esprit misérables ; une piété sans énergie, fadement babillard et sentimentale, enfermant l'esprit et le cœur dans un étroit horizon de petits devoirs ; une société de maîtres d'école et de pasteurs, honnêtes fonctionnaires, gravement occupés de riens et de leur salut, parfaitement heureux, du reste, et satisfaits d'eux-mêmes. « Époque diffuse, fade et nulle, a dit Goethe, où la platitude se donnait libre carrière. » La patrie n'était alors qu'un nom, la nation une aspiration ; point de vie publique ou sociale ; point d'agitations fécondes ; toutes les passions condamnées ; à peine quelques colères littéraires de pédants s'injuriant, les uns se réclamant de la France, et disant : « Tout est fait ! », les autres, de l'Angleterre, et répondant : « Tout est à faire ! ». Tel est le temps d'où surgit Klopstock. — Elevé par une mère pieuse et par un père d'humeur fière, égalitaire et républicain, il fait de bonnes

études classiques à l'école saxonne de Pforta (1739-43). C'est là qu'il se trace le programme de sa vie tout entière, et son génie suffira au labeur qu'il s'est imposé. Voici comment il a raisonné : « Le génie allemand, s'est-il dit, cessera de provoquer les railleries des autres peuples s'il crée enfin des œuvres rivales des plus grandes, c.-à-d. une épopée, des drames et des odes, et une langue poétique, apte à prendre les tons de tous les genres ; mais, avant tout, une épopée, le *summum opus*. » Il créera donc, lui, cette épopée ! Quel héros chantera-t-il ? « Qui oserait dire qu'un héros céleste ne l'emporte pas sur un héros terrestre ? Dieu, par conséquent, le fondateur de notre religion, notre Sauveur, s'il voulait bien inspirer un poète et lui dicter l'épopée de la vraie religion, ne laisserait plus au génie humain l'espoir d'aller au delà. » Une *Messiede*, tel sera son sujet, sujet parfait, sans rival, d'une excellence intrinsèque égale à celle de la divinité. — Ce raisonnement prodigieusement naïf, Klopstock le développa devant ses maîtres dans un discours latin qu'il tint à sa sortie de l'école, et déjà il était à l'œuvre. A l'âge de 16 ans, il passe quelques mois (1745), à Leipzig, où il séjourne deux ans (1746-48), ce n'est pas la théologie dont il avait vaguement songé à faire un jour profession, mais son poème qui l'absorbe ; et au printemps de l'année 1748, le poème *Der Messias* apparaît, ou plutôt il commence à paraître ; car aux trois chants publiés en ce moment, suivis en 1751 de deux, puis de cinq autres en 1753, vinrent se joindre encore dix chants, cinq en 1768 et cinq en 1772. — « L'Idéal s'était réfugié du monde dans la religion », a dit Goethe. Klopstock fut ici le poète de cet idéal. Le monde qui l'entourait ne lui offrait de toutes parts que le spectacle de la plus désespérante platitude, il se réfugia dans le ciel ; il prit pour domaine la région du merveilleux et pour mode habituel le sublime sentimental. Il créa de toutes pièces, pour traduire son inspiration, une prosodie nouvelle, à l'image des mètres héroïques classiques, mais indépendante, et une langue nombreuse, de grande allure, d'un essor hardi, toujours fière et noble. « La langue que j'ai créée, dit-il, et la religion, la religion majestueuse et sublime, ont érigé mon monument, et il se raille du temps ! » Ce monument colossal de 20,000 hexamètres est entouré de monuments plus modestes, car le jeune poète a voulu donner à sa patrie une littérature complète. Il a donc composé trois drames religieux : *Der Tod Adams* (1757), *Salomo* (1764), *David* (1772) ; trois drames germaniques ou bardits : *Hermanns Schlacht* (1769), *Hermann und die Fürsten* (1784), *Hermanns Tod* (1787). Puis, tout en avançant dans la vie et tenant, pour ainsi dire, à jour l'histoire de son cœur, il a chanté, dans des élégies, des odes, des hymnes, au nombre de plus de 200, tantôt ses amis et l'*Amitié*, tantôt l'*Amour*, et sa cousine Fanny, ou sa femme, Marguerite Moller (Méta), qu'il avait épousée à Hambourg en 1754, et qu'il perdit en 1758 ; puis la *Nature* ; puis la *Langue allemande* ; enfin l'humanité, la Liberté, la Fraternité, la Révolution ; sans compter des chants d'église, des épigrammes, des dissertations prosodiques, des dialogues grammaticaux, un plan d'académie, *Die Gelehrtenrepublik* (1774), travaux secondaires, il est vrai, mais où il mettait toute son âme, agissant toujours en homme qui, pontife du Très-Haut d'une part, et d'autre part interprète des sentiments supérieurs de l'humanité, ne devait jamais prononcer de paroles vaines. — Parfaitement sûr donc d'avoir payé à Dieu, à sa patrie et à l'humanité la dette que lui avait imposée son génie, et voyant tous ses contemporains lui témoigner la vénération à laquelle il croyait avoir droit, il vécut heureux, et la fortune ne fit rien pour troubler sa sérénité idyllique. Très rares furent les douleurs qu'elle lui envoya. La plus cuisante ne fut pas la mort de sa douce et tendre Méta, mais l'indifférence de sa cousine Fanny (Sophie-Marie Schmidt), dans le voisinage de laquelle il vécut deux ans à Langensalza (1748-50). Il lui adressa vainement des élégies pathétiques ; elle resta sourde aux appels réitérés de son éloquence pieusement érotique, indifférente même à la

menace qu'il lui fit d'abandonner son poème si elle ne prenait pitié de sa douleur. Les jeunes filles pleurent; l'Allemagne pieuse trembla; profondément humilié, le poète partit pour Zurich (1751), où l'appelaient le chantre de *Noë*, le vieux Bodmer. Là, un accès de fièvre anacréontique dispersa ses langueurs élégiaques. — Les années de son âge mûr (1752-70) s'écoulèrent presque tout entières à la cour de Danemark, où l'avait appelé la munificence de Frédéric V. Ce protecteur mort, Klopstock résida désormais à Hambourg, sauf de rares voyages (à la cour de Bade, en particulier, d'où il rapporta une petite pension [1774-75]). Il vivait au foyer d'une nièce de Méta, M^{me} de Winthem, qu'il épousa en 1791. Tout ce que Hambourg recevait de princes et d'illustres étrangers venait s'incliner devant le vieux poète toujours accueillant, bon et simple. Il s'éteignit le 14 mars 1803, et fut inhumé près de Méta, au cimetière d'Ottensen. Hambourg lui fit de royales funérailles que les consuls et les ambassadeurs étrangers de toutes les puissances de l'Europe honorèrent de leur présence. — Aujourd'hui encore, Klopstock est un grand nom. Il n'est rien de plus. Pourquoi? Schiller l'a dit: « Parce que sa muse supraterrestre et incorporelle a tout spiritualisé! » Il eût fallu, avec la langue splendide qu'il créait, créer aussi des corps poétiques, c.-à-d. peindre des passions et des caractères et les mettre aux prises, en un mot *imiter la nature*, qui, en tout ce qu'elle fait, travaille sur un plan précis et clair, ramenant à la simplicité les éléments et les forces les plus variées. Lui, renonçant de parti pris à demander à la terre et à l'homme le fonds de sa poésie, il ne trouvait plus à mettre en œuvre que ses pensées et ses sentiments, ayant pour objets d'autres pensées et d'autres sentiments; il était donc en dehors de la poésie. Aussi n'a-t-il pas réussi à créer des actions poétiques; réduit aux divers modes de la méditation élégiaque, il n'a pas pu non plus soumettre ses amplifications à un plan nécessaire. Aussi son poème n'est-il pas composé; la plupart de ses odes n'ont pas de plan, et ses prétendus drames ne sont que des méditations dialoguées. Pour bien caractériser son œuvre, il faut emprunter un mot aux philosophes et dire: Klopstock a créé des *choses en soi*, c.-à-d. des principes de vie, des mouvements spirituels, une atmosphère, un fluide poétiques, des modes, des facultés, des rythmes et une musique poétiques, un vocabulaire, une syntaxe; bref, une âme poétique; une poésie, non! Cependant, puisqu'il y a de sa langue, de sa création et de son âme dans tous ceux, grands ou petits, qui vinrent après lui, et au plus intime même de l'âme nationale, car — quel Allemand n'est un peu Klopstock! — il est certain que nulle révolution du goût national ne diminuera la reconnaissance due à ses mérites, ni le respect dû à son génie. Ed. BAILLY.

BIBL.: *Klopstocks Werke* (éd. revue par le poète); Leipzig, 1798-1817. — Parmi les anciennes éditions des odes, à signaler: *Klopstocks Oden*; Hambourg, 1771, 76 pièces; éd. revue par le poète. — *Klopstocks Oden*, éd. VETTERLEIN; Leipzig, 1827. — Ed. GRUBER; Leipzig, 1831. — Ed. DÜNTZER; Leipzig, 1868. — Parmi les travaux modernes: *Klopstocks Oden (Leipziger Periode)*, par W.-J. PAWEL; Vienne, 1880. — R. HAMEL, *Klopstocks Werke*, collection Kürschner, 34, 35, 37, 39; la préface est un travail considérable. — Ed. BOXBERGER, collection Hempel, 6 vol. — Ed.-Fr. MÜNCKER; Stuttgart, 1893, 4 vol. — Traductions françaises du *Messie*: le *Messie*, dix chants; Paris, 1769. — Trad. PETIT-PIERRE; Neuchâtel, 1795, 2 vol. — Trad. KURZROCK; Paris, au X. — Trad. d'HORNER; Paris, 1825, 3 vol. — Trad. LIEBHABER; Paris, 1828, 2 vol. — Trad. CARLOVITZ (M^{me} de); Paris, 1840. — *La Mort d'Adam* a été traduite quatre fois; la *Bataille d'Hermann*, deux fois. — Pour les traductions des odes, V. notre *Essai sur Klopstock*, pp. 446, 447. — *Etudes* biographiques, littéraires, historiques sur Klopstock; *Kritische Briefe...*, von Joh. D. A. JANOWSKI; Dresde, 1745. — CRAMER, *Klopstock in Fragmenten...*; Hambourg, 1777-78, et *Klopstock, Er und über ihn*, 5 parties; Hambourg, Leipzig, Altona, 1780, 1792. — F.-A. CROPP, *Hamburgisches Schriftstellerlexicon* (art. Klopstock estimé riche). — W. WACKERNAGEL, *Geschichte des d. Hexameters und Pentameters bis auf Klopstock*; Berlin, 1831. — MERKLE, *Klopstock in Zürich im Jahre 1750-51*; Zurich, 1851. — Fr. PREIFFER, *Gothe und Klopstock*; Leipzig, 1842. — DÜNTZER, *Erläuterungen...*, 1866. — E. SCHMIDT, *Beiträge zur*

Kenntniss der Klopstockschen Jugendlyrik; Strasbourg, 1880. — Fr. MÜNCKER, *Lessings persantliches und litterarisches Verhältniss zu Klopstock*; Francfort-sur-le-Main, 1880. — O. LYON, *Goethes Verhältniss zu Klopstock*; Leipzig, 1882. — Fr. MÜNCKER, *Friedrich-Gottlieb Klopstock, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften*; Stuttgart, 1888, 2 vol. in-8 (ouvrage important et digne de Klopstock). — Ed. BAILLY, *Etude sur la vie et les œuvres de Klopstock*; Paris, 1889, in-8. — Correspondances: *Klopstock und seine Freunde...* *Briefwechsel der Familie Kl...* hgg. v. KRAMER SCHMIDT; Halberstadt, 1810. — LAPPENBERG, *Briefe von und an Klopstock*; Brunswick, 1867.

KLOSENER (Fristche) (V. CLOSENER).

KLOSS (Georg-Franz-Burkhard), historien allemand, né à Francfort-sur-le-Main le 31 juil. 1787, mort à Francfort le 10 fév. 1854. Ses études ont renouvelé l'histoire de la franc-maçonnerie (V. cet art.).

KLOSTERCAMP (V. CLOSTERCAMP).

KLOSTERMANN (V. CLOSTERMANN).

KLOSTERNEUBURG. Ville d'Autriche, prov. de Basse-Autriche, r. dr. du Danube et à 10 kil. en amont de Vienne; 7,400 hab., dont un grand nombre sont vigneron. Institut d'analogie et de pomologie, tribunal, dépôt du train et établissement d'aliénés. Les ruines pittoresques d'une forteresse du moyen âge embellissent la ville haute. Le principal monument est l'abbaye fondée au XII^e siècle, par un margrave de la maison de Babenberg, Léopold le Saint. Les bâtiments actuels, construits pour la plupart sous Charles VI, renferment un escalier célèbre et une bibliothèque riche de 1,450 incunables, de 30,000 vol. et de 1,550 manuscrits. L'église est riche en tableaux et en curiosités de toute sorte. E. S.

KLOSTERS. Village de Suisse, cant. des Grisons, dans la partie supérieure de la vallée de la Landquart; 1,529 hab. Situation magnifique, sur un haut plateau couvert de belles prairies.

KLOTEN. Village de Suisse, cant. de Zurich; 1,385 hab. On a découvert dans cette localité des antiquités romaines intéressantes. Kloten fut pendant trois mois le quartier général de l'archiduc Charles en 1799.

KLOTZ (Les). Famille de luthiers tiroliens fixée à Mittenwald (Bavière) et successivement représentée par Matthias Klotz, qui construisait ses violons de 1660 à 1696; par ses fils *Sebastien* et *Joseph*, et par ses descendants au XVIII^e siècle, *Georges*, *Charles*, *Michel* et *Egide*. Un grand nombre de violons des Klotz circulent sous l'étiquette de Stainer, soit que la fraude émane des constructeurs eux-mêmes, ou des marchands d'instruments de musique.

KLOTZ (Christian-Adolf), philologue allemand, né à Bichsswerda le 13 nov. 1738, mort à Halle le 31 déc. 1774. Professeur de philosophie à l'université de Göttingue (1762), puis d'éloquence à celle de Halle (1765), il exerça une grande action; ses vers latins (*Opuscula poetica*, 1766), et ses dissertations latines (*Opuscula philologica et oratoria*, 1772), étaient très admirés. Il en conçut un orgueil excessif et engagea d'après polémiques avec Lessing.

KLOTZ (Matthias), peintre alsacien, né à Strasbourg en 1748, mort à Munich en 1821. Tour à tour élève de Haldenwanger, de Guibal et de Scotti, il s'est fait connaître par des travaux décoratifs, notamment au théâtre de la Cour à Munich, et par la publication d'un *Traité des couleurs*.

KLOTZ (Gaspar), peintre allemand, né à Mannheim en 1773, mort vers 1854, fils du précédent. Élève de son père, puis de Dorner, il devint en 1794 peintre de la cour de l'électeur Charles-Théodore et ensuite du roi Maximilien I^{er} de Bavière. Il s'adonna surtout à la miniature et au portrait. On lui doit l'invention d'un instrument, grâce auquel tout objet, à n'importe quelle distance, peut être perçu dans sa grandeur naturelle. — Son fils aîné, *August*, né à Augsburg en 1808, mort à Munich en 1863, a peint des sujets d'histoire sacrée, entre autres *le Christ chez Marie*, des tableaux de genre et des portraits miniatures. Son second fils, *Karl* (1810-34), fut peintre aussi et mourut en Grèce. E. GOURDAULT.

KLOTZ (Reinhold), philologue allemand, né à Stolberg